

Le rêve du bossu pongo

C'était un pongo, un esclave, un perdu de Dieu, un bossu. Son maître était un grand seigneur, ventre abondant, bottes sonnantes et fouet aux lanières ferrées. Du perron de sa résidence à la frontière de ses champs, trois jours de cheval, pour le moins. Impitoyable avec ses gens, toujours à leur crier dessus, l'œil gourmand et la pogne prompte à déjuponner ses négresses, à ses pieds, toujours, son pongo.

– Viens là, mon chien. À quatre pattes. Maintenant fais le beau. Aboie.

C'était au bossu qu'il parlait, et le bossu obéissait, sinon son maître menaçait d'abattre son poing sur son crâne.

– À ta niche !

Et l'homme trottait, se hâtait avant que le fouet n'arrache un lambeau de sa bosse. Il couchait sous un escalier, dans les ordures ménagères. Il ne pouvait que subir.

Vint un soir de mauvais hiver. Tous les serviteurs rassemblés récitaient leur Ave Maria, le front bas devant leur patron affalé dans sa chaise longue. Sa main flattait distraitemment l'échine bossue du pongo accroupi là, contre ses bottes. Il marmonna l'ainsi-soit-il. Un bref silence le suivit. C'est alors qu'aux pieds de son maître l'esclave dit :

– J'ai fait un rêve.

Tout le monde le regarda. Le seigneur eut un bref hoquet, partit d'un rire fracassant et s'exclama :

– Voilà qu'il parle ! Il n'aboie pas, ce bon pongo, avez-vous entendu ? Il parle !

– Dans mon rêve nous étions morts, moi votre esclave et vous mon maître.

– Qu'est-ce qu'il raconte ? J'étais mort ? Que tu crèves, toi, c'est normal, mais moi, voyons, c'est impossible !

Il rit encore énormément. Comme les serviteurs s'apprêtaient prudemment à retourner à leur ouvrage :

– Restez, vous autres. Écoutez-le. Raconte ton rêve, bossu.

– Nous étions tout nus, vous et moi, et devant nous se trouvait saint Pierre.

Vous le regardiez droit dans les yeux, en homme puissant que vous êtes.

– Et toi ?

– Je crois que je tremblais, comme d'habitude, mon maître.

– C'est très bien, pongo, continue.

– Saint Pierre a fait un petit signe. Alors un ange est apparu. Il était beau, à votre image, et lumineux comme un soleil. Il portait une coupe d'or. Elle débordait d'un miel si doux, si parfumé, si délicat que j'en ai presque aimé la vie. « Compagnon, lui a dit saint Pierre, enduis le corps de ce monsieur. »

– Ce monsieur, bien sûr, c'était moi.

– C'était vous, mon maître. Qui d'autre ? L'ange vous a couvert de miel, devant, derrière, bras et jambes. Vous étiez comme un roi céleste, ainsi doré de haut en bas.

– Pour ce rêve-là, mon pongo, tu auras tout à l'heure un sucre. Ensuite, que s'est-il passé ?

– Saint Pierre a fait encore un signe. Un autre ange est venu vers moi. Il était triste, maigrichon. Il portait un bidon de merde. Il me l'a renversé dessus. Il m'a vêtu du crâne aux pieds de puanteur abominable.

Le maître rit à perdre souffle.

– C'est tout ? dit-il.

– Presque, seigneur. Le grand saint Pierre nous a mis face à face dans sa lumière. Il nous a dit : « Et maintenant, que justice de Dieu soit faite. Jusqu'au fond de la fin des temps, léchez-vous l'un l'autre, mes fils. »